

I

Le 22 juillet 1995, deux hommes découvrent presque simultanément près de la constellation du Sagittaire un halo lumineux qui se déplace par rapport aux étoiles ; c'était une comète. On la baptisa Hale-Bopp du nom de ses découvreurs. Un an et huit mois plus tard, fin mai 1997, arrivée sur son orbite au point le plus proche de la terre, elle devint visible à l'œil nu. Il était même possible de la voir du balcon d'un appartement situé en plein cœur d'une grande ville, dans un ciel pourtant fané par la lumière des lampadaires, si on n'avait pas la chance comme Bopp d'habiter à Phoenix et de pouvoir, la nuit tombée, aller planter son télescope au milieu des cactus dans le désert de l'Arizona. Ce qui doit être chouette, dit Beryl, même si tu cours le risque de te faire tirer dessus par les péquenots du coin qui te prennent pour un coyote.

4 200 ans après son dernier passage, elle revient frôler la terre, une concrétion glacée de poussière intersidérale née en même temps que les planètes et les étoiles, reléguée avec toutes ses semblables aux confins du système solaire dans le nuage de Oort, au-delà de Pluton. Jusqu'au jour où l'impulsion gravitationnelle d'une étoile qui passait à proximité l'en avait arrachée pour la mettre en orbite autour du soleil. Alors ses glaces se sublimèrent, formèrent une chevelure de gaz, de poussières et de fragments rocheux qui elle-même engendra une queue bleutée et rectiligne étalée sur des millions de kilomètres, tandis que du noyau s'en échappait une autre jaune, large, diffuse et incurvée.

— C'est la plus grande comète, dit Enrique, que tu pourras voir de ton vivant. Elle dépasse de loin Kohoutek, Halley ou Hyakutek.

Après avoir lu un article dans la presse, il n'y pensait plus, alors c'est distraitement qu'il lève les yeux un soir vers la fin du mois de mai, dans le jardin où il est sorti se dégourdir les jambes et là, justement dans ce coin de ciel que ne masquent pas les arbres au fond du jardin, entre le petit amas d'étoiles des Pléiades et le double v bâclé de Cassiopée, se trouve quelque chose qu'il n'a jamais vu auparavant. Il ressort le lendemain. Dans le jardin, les escargots craquent à chacun de ses pas sur le sol mouillé. Il regarde la comète qui ne brille pas plus que la veille, ne le surprend pas comme la veille quand son regard distrait l'a rencontrée par hasard et que ce mot, comète, jusqu'alors abstrait, lui a bondi aux lèvres, devenant ce petit point brillant d'une lumière moins dure que celle des étoiles, halo suivi d'une traînée poudreuse. Il s'accroupit dos au mur, vertèbres contre les bosses du crépi, tête entre les mains. Il faut s'efforcer d'être, ça ne va pas de soi. Les étoiles elles-mêmes n'étaient au début que des nuages de gaz. Mais peu à peu condensées sous l'effet de la gravitation, elles avaient réussi à atteindre ce seuil de concentration où les réactions nucléaires s'engagent, et les atomes qui jusqu'alors suivaient chacun leur cours solitaire avaient fusionné, libérant une énergie extraordinaire. Il y a une similitude entre ce phénomène et les efforts quotidiens qu'il fait pour rallier sa matière éparse, l'amener à un point de concentration suffisant pour que ses atomes fusionnent et réagissent entre eux, pour ne plus être une masse éteinte, inactive.

Bientôt, il sera en Australie. Il a hâte de partir. Il se voit déjà escaladant la paroi rocheuse d'un canyon dans les Flindes Ranges, la peau des mains et des chevilles zébrée

par les buissons épineux, effarouchant un wallaby qui disparaît en bondissant alors que la lumière du soleil s'écoule dans l'étroite vallée. Il doit arriver au moment exact où cette lumière rasante éclairera les empreintes fossiles, et avant qu'elles ne soient gagnées par l'ombre qui se propage au fur et à mesure de la montée du soleil au-dessus de l'horizon, au moment où, révélés par un rayon fugace, ses yeux pourront distinguer les crêtes radiales de Dickinsonia, la plume élégante de Pteridium et les détails d'autres organismes vieux de 600 à 540 millions d'années, disques aplatis, rubans ou crêpes, les premiers êtres multicellulaires dont des restes fossiles aient été découverts à ce jour. Des créatures déroutantes, pour la plupart inclassables.

Cette même nuit, Lucia peut elle aussi voir la comète du balcon de son studio dans le quatorzième arrondissement de Paris, mais elle l'a déjà vue la veille, entre deux cierges, la nuit d'avant son départ, dans sa petite ville natale du Mexique. Allongée sur son lit, dans le noir, elle pense aux migrations de ses ancêtres : Espagnols débarqués au Mexique au seizième siècle, Français installés au Canada le long du Saint-Laurent, en Acadie ou Terre-Neuve, et remontant plus loin dans le temps, Celtes venus du sud-ouest de l'Allemagne, Ibères d'Afrique du Nord, Phéniciens, Grecs, peut-être même des Wisigoths et des Arabes, des Francs des pays de la Baltique et aussi des Mayas de la presqu'île du Yucatán et des Hurons installés entre les lacs Ontario et Huron, venus d'Asie par le détroit de Béring. En quittant le Mexique pour s'installer à Paris, elle n'a fait que perpétuer cette longue tradition de migrations, déplacements, conquêtes et croisements bigarrés dont elle est issue, digne représentante d'une espèce qui n'a jamais su tenir en place.

Le vernis sur les ongles, écaillé, la carapace des tortues, de la gouache sur les doigts, renifle, musique, ciel blanc, coup de tonnerre. Ta voix arrachée des tripes, bouche écumante, bave des chevaux fous. Le blanc de ton œil, vieille porcelaine. Ta chair, odeur de beurre rance, aux reflets bleus de cadavre.

Sa péniche lui manque, ça fait bien deux ans que Nathan n'a pas vécu sur la terre ferme, d'imperceptibles roulis et tangages semblent parfois animer le plancher, c'est une illusion, sa cervelle recrée un mouvement dont l'absence est perturbatrice. Il est tombé de la passerelle et s'est brisé les jambes. Il pourra remarcher dans deux mois lui ont dit les médecins. Cela aurait pu être pire, multiples fractures de la colonne vertébrale. Il aurait pu rester paralysé à vie, crucifié à une planche, branché à un respirateur. Première pensée qui l'enracine déjà dans la terre du quotidien, il regrette la confusion et le mystère du rêve.

Passer la matinée à lire, manger, encore une journée perdue, on dirait. Mais non, il ne faut pas baisser les bras aussi facilement. Il a hâte de finir de manger pour allumer une cigarette et en tirer une bouffée en sirotant le café brûlant, et puis se souvenir, inventer, épaissir le présent, hâte de déchirer les enveloppes étanches, couche après couche, sans trop chercher ses mots. Hier la comète était là dans le ciel, il l'a vue avec son télescope, près de Persée armé de son glaive, rendu invisible non par un bouclier mais par les lumières de la ville, à son bras gauche la tête de Méduse enfin tranchée. Persée, il s'en souvient, est le fils de Danaé fécondée par Zeus qui s'était pour l'occasion métamorphosé en pluie d'or, comme il le dit à Aude qui n'en a rien à faire. Dans Persée, il y a Mirfak et Algol nommés par les Arabes, Algol ou Ras el Ghoul, tête de démon, cette étoile éclipsée toutes les soixante-dix heures par la compagne obscure qui gravite autour d'elle. Mirfak est cinq mille fois plus lumineuse que le soleil et Persée a fini par être l'assassin de son grand-père.

Mais oh ! les joies du prosaïsme, auparavant ignorées, voilà, maintenant on peut allumer une cigarette, se souvenir d'abord : frôlé par une chauve-souris qui part en chasse au crépuscule, son vol brisé par d'incessantes et brutales bifurcations. Qu'importe une journée ratée il y en a trois cent cinquante dans l'année. Mais non, ne baisse pas les bras aussi facilement. Soyons fous, Blake, si d'autres ne veulent pas, il nous faut l'être absolument. L'heure du loup vient trop tôt en hiver et Nathan ne s'aventure plus dehors quand il fait nuit, on se sent si vulnérable en chaise roulante. Autrefois, c'est quand il ne faisait rien qu'il se passait le plus de choses. Ces journées parfaites, trois ou quatre de suite dans sa chambre, c'était son paradis, vingt mètres carrés, meubles simples au bois sombre qu'il cirait avec soin un dimanche par mois, derrière une porte un lavabo à l'émail fendu, sillonné de minuscules fissures comme des veinules dans le blanc de l'œil, le laiton bien astiqué des robinets. Le matin sortir pour s'acheter des clopes, traverser le parc, fantôme dans la brume, avec les canards, les mouettes, les arbres, l'herbe qu'elle sent bon et la terre mouillée, le soir ressortir s'acheter un bout de pizza, une quiche, une tarte Tatin, de la bière ou du vin à vingt francs, rentrer chez soi, il fait noir et froid, marcher tête baissée contre le vent, mains calées dans les poches serrées en poings, le visage réchauffé à sa propre haleine, plus personne dehors, et lui seul, heureux, inexplicablement. Des journées entières, trois ou quatre de suite, un tel bonheur de chaque instant, sans raison, motifs ou explications – laisse-lui son opacité – par moments bouleversante. Et pourtant seul, et pourtant ne vivant que le plus ordinaire des quotidiens. Dans l'antre, la caverne, le ventre chaud, la manette du chauffage tournée à fond, fenêtre entrouverte par où s'engouffre un courant glacé, glisse en bas, rase le plancher, s'en va sous la porte, emporte un peu de fumée qui tournoie et virevolte jusqu'au plafond. Dante lu assis sur le lit. Il voyage à travers les cercles et l'obscurité du

texte non pas lu mais laborieusement déchiffré, énigme après énigme, allusions opaques, métaphores abstruses, puis à voix haute chantée, pure musique de l'allégresse, avec toi Béatrice vers l'aveugle euphorie du dixième cercle en raclant au couteau le fond d'un pot de Nutella, les doigts léchés un à un consciencieusement. Et rester là le cœur palpitant, l'œil amoureux de tout ce qu'il voit, l'oreille aux aguets des sons assourdis, toucher le livre, respirer son odeur d'encre et de papier, observer une jambe levée en l'air, la saillie des muscles dessinés comme dans une étude anatomique, jambe parfaite, n'est-ce pas ? Et pédaler, plus vite, jusqu'à ce qu'une crampe serre l'abdomen, sauter, retomber à plat sur le lit, ouf, la tête sous l'oreiller, rêver. Tu les as vus, l'autre soir, faire l'amour à même le plancher, ceux d'en face, sans avoir tiré les rideaux, allongés au milieu de la chambre ?

C'est à onze heures qu'il se levait, le matin. Il avait son programme : enfiler ses vêtements à la hâte, aller prendre le petit déjeuner au café à l'angle de la rue, puis la douche, rester longtemps sous le jet d'eau brûlant, en sortir tout fumant et les pieds rouges. A midi au bureau, jamais il n'a pu travailler en bibliothèque, le silence studieux lui met les nerfs en boule, il aime s'arrêter, fumer une cigarette en faisant les cent pas, danser la valse, essayer les phrases à voix haute. Que joue le pianiste à côté ? Ensuite lire, écouter d'une oreille des programmes à la radio, interview d'un évêque in partibus ou séance du Parlement, cirer, balayer, astiquer, trier la paperasse, corriger un texte, faire un tas de linge sale ou des listes de mots, c'est utile d'en avoir sous la main, en I : iguane, ignifugé, isthme, en L : larme, limon, liane, lobe, limbe. En faire des textes sans queue ni tête.

Pourquoi sortir, on est si bien dans l'antre, la caverne, le ventre chaud, liège clair au mur, tapis turkmène au sol, jaune, terre de sienne, fauve, lumière : halo onctueux des lampes allumées du matin jusqu'au soir. A sept heures, thé

à la bergamote dans le bol japonais et autre cigarette, le ciel couleur de dragée, la meringue des nuages, heure propice aux prémonitions. Puis faire à nouveau, cirer ses chaussures, essuyer la vaisselle, se couper les ongles.

Certains jours, la réalité se fait si poreuse et si perméable qu'elle s'imprègne de lui, de sa tendresse, porte ses désirs les plus fous sans les contredire, devient fertile pour ses pensées et féconde pour ses rêves. Alors chaque geste est accompli comme pour le porter à sa perfection, le plus simple, même de remuer le sucre dans une tasse de café ; et au contentement s'ajoute une sorte de fierté, comme s'il avait travaillé la matière brute du quotidien pour arriver à cette œuvre accomplie avec patience et passion.

Mais aujourd'hui, comme trop souvent, la journée part en couilles. Seul véritable moment de bonheur : quand il ouvre les yeux le matin et la première chose que son regard rencontre est le tableau sur le mur d'en face. Un Miró. La chambre elle-même, peinte d'un jaune clair et dans laquelle la lumière s'engouffre parce qu'il laisse exprès les rideaux ouverts, la chambre ne semble plus destinée qu'à accueillir ce tableau qui palpite au mur dans la lumière chaude du matin. Sur un fond d'or des figures abstraites dansent en apesanteur, si ordonnées alors même qu'aucune logique ne semble justifier l'agencement de leurs formes étranges, pourtant chacune d'elles paraît à sa place, elles appartiennent à un monde où les choses évoluent naturellement dans l'harmonie, et lui-même absorbé dans la contemplation du tableau perd conscience de la lourdeur de ses jambes, en oublie le fauteuil qui l'attend, flotte paisiblement au milieu de ces bulles parmi lesquelles il a trouvé sa place.

II

Beryl découpe des images d'ailleurs et les colle aux murs de sa chambre. Un moignon noir de tronc échancré fait sentinelle à la rive d'une mer qui s'étend jusqu'à la bille rose du soleil à l'horizon, ses racines noyées par la montée de l'eau. Une branche difforme comme un doigt de sorcière arthritique se courbe au-dessus du sable où s'étend son ombre violette, les dunes en avançant l'ont ensevelie. Une petite maison blanche à toit rouge se perd dans un océan de blé, au-dessus d'elle un arbre incline ses branches comme pour l'absorber.

Ces lieux existent. Des photographies l'attestent. Elle regarde ces images quand elle travaille assise à son bureau, avec bonheur et ce souci de bien faire qu'elle a toujours même s'il ne s'agit que d'essuyer une table ou de préparer un œuf au plat. Le livre qu'elle illustre décrit la faune du cambrien où des animaux d'apparence familière côtoient des monstres invraisemblables. Il y a *Marella* et *Hallucigenia* au corps hérissé de tubes et de pointes qu'on ne savait pas jusqu'à récemment dans quel sens regarder. Il y en a qui ressemblent à des langoustes mutantes et d'autres qui ne ressemblent à rien.

Qu'il fait bon aujourd'hui. Des gouttes de pluie s'accrochent aux toiles d'araignées tendues aux barreaux de sa fenêtre. La fraîcheur est telle qu'elle a envie de se baigner dedans, de se laver les poumons avec. Hier elle a marché dans la forêt, elle avait les vêtements collés à la peau, les cheveux dégoulinants et les mains froides, elle a pétri la boue avec ses chaussures, enfoncé ses doigts dans

la glaise rouge malaxée comme la pâte d'un pain, elle avait le cœur bondissant, les muscles chauds et l'haleine fumante.

Enrique passe la tête par l'entrebâillement de la porte, à tout à l'heure, dit-il. Bientôt il partira en Australie à la recherche de fossiles. Et elle, elle ne se décide pas à partir, à quitter le Mexique, alors que chaque jour augmente le désir d'une autre vie, inouïe, où rien ne serait du déjà-vu et où elle ne serait plus elle-même. La familiarité des lieux et des êtres conduit inéluctablement à se ressasser. L'ailleurs aurait le don de la métamorphoser.

Cette paix avant de commencer le travail était étrange. Mais de courte durée. Aujourd'hui elle n'ira pas se promener dans la forêt, ni seule ni avec Enrique. La douleur aux reins s'accroît de jour en jour à force de rester assise. Deux fois par semaine elle va voir son kinésithérapeute. Elle se met devant lui en culotte et soutien-gorge, sa main connaisseuse caresse la ligne déviante de sa colonne, effleure les saillies et les creux de ses muscles inégaux. Il en faut un peu plus de ce côté-ci, il faut étirer ce muscle-là et vous pourrez vous tenir droite, dit-il. Artisan de la chair, il travaille son corps. Seul regard et seule main qui depuis longtemps se posent sur elle.

Un peu trop de mégots de cigarettes dans le cendrier. Une pause. Avec tout de même l'intime déroulement du langage sans queue ni tête. Le cône incandescent de la cigarette qui crisse quand elle tire dessus. Les images du rêve fait ce matin s'écharpaient encore plus quand elle tentait de les retenir, l'image d'un corps à désirer qui essayait de se préciser. Dans ce rêve elle était à la fois elle-même, celle qu'elle désirait et celui qu'elle pourrait être, triple, confusion sans douleur, délicieuse fusion.

Dans la cuisine, la carafe au corps nervuré sur l'étagère luit, touchée par un rayon. Australie ! Là-bas, en été, l'ardeur du soleil blanchit le ciel, atténue les couleurs de la terre desséchée, le sol se craquelle comme la croûte d'un

pain mis au four, la végétation se rabougrit, la poussière est partout, tapisse les meubles, s'incruste sous les ongles, saupoudre les cheveux, fait crisser tout ce que l'on touche, la lumière brûle le globe des yeux, on a la peau qui se parchemine et l'esprit qui se délite, chauffé à blanc.

Il faut aller ailleurs. Dans une grande ville. Il y a trois mois elle est partie à Londres. Cela faisait deux ans qu'elle n'avait pas traversé l'Atlantique. Elle pleurait le soir dans sa chambre d'hôtel parce qu'elle avait anticipé tant de plaisir de ce séjour mais dans les musées elle n'arrivait à rien voir, elle avait devant les yeux un tableau de Dürer ou d'Altdorfer, de Giorgione ou de Mantegna et cela ne lui faisait rien. Elle s'est échappée en train vers une petite ville où elle a posé ses mains sur les murs en silex d'une cathédrale romane, sur les pierres rugueuses de la crypte, levé son regard étourdi le long des colonnes jusqu'aux voûtes, chancelante dans cet espace fait pour accueillir la lumière. Elle s'est levée et rassise sur le banc durant le service après l'évacuation des Japonais, levée et rassise toujours avec un petit temps de retard sur les autres, les écoutant psalmodier leur credo et murmurant en imposteur un écho nébuleux.

Ce voyage a été un échec, mais il ne faut pas qu'elle se décourage. Le parterre est froid sous les pieds nus. Qu'y a-t-il sous sa surface lisse ? Les heures et les jours glissent dessus sans l'entamer. Paisible simulacre d'existence.

Nathan, en mal des roulis et tangages qui accompagnaient ses nuits blanches sur la péniche, mais goûtant la solitude trop rare ces temps-ci, observe l'auréole immobile que le plafonnier dessine sur la table de la cuisine, y cherchant une explication à son état d'esprit. Ça le reprend, cette impatience, cœur nouveau, tête fière. Combien de jours exténués, combien d'heures rachitiques et d'extases

mort-nées avant ce réveil. Il a vu d'un œil affamé, hier et aujourd'hui, trop de choses qui se sont confondues sous la paupière. Il ne sait plus ce que c'était.

Le ciel que la nuit a froncé, un air épais comme le souffle d'un dormeur. La fatigue rend serein et clairvoyant mais ce n'est pas encore de l'intelligence ou ce n'est qu'une intelligence vague en quête d'objet. Il regrette des journées meilleures, la robe rouge, les pieds nus de cette femme opulente et vulgaire, la campagne grasse et fraîche à dos de cheval sans la peur d'une chute et de se briser le dos à chaque tournant.

Il a perdu son Waterman argenté mais n'en a pas acheté d'autre. Il écrit avec le premier stylo venu maintenant. Des bribes. Le voilà tout disloqué de nouveau. Ses pieds ont tant marché. Leur plante avant était lisse et douce comme celle d'un bébé, il s'en émerveillait bêtement. Des seins en rondelles, une vache coupée en deux ! Non, une sainte enceinte crucifiée à un tronc avec des pieux. On lui arrache son enfant par la vulve. Tout ce qu'il a vu.

Le ciel, délimité par le toit et la cheminée de l'immeuble d'en face, barré d'une poutre métallique. Encore une journée qui s'achève.

Il y a des matins et des soirs, pourquoi de ses gestes toujours les mêmes sacrifier leur nouveauté, en quel objet chercher la vision, en quel corps le toucher ? On peut être par l'odeur, le son, l'image, par eux seulement. Une goutte de pluie dans une toile d'araignée. Menues merveilles : un arc-en-ciel dans le lavabo. Émerveillement depuis l'enfance : la lumière d'un seul geste appelée. L'amour têtus des choses : un insecte piégé dans une bulle d'ambre.

Il a besoin de voir des corps tels que celui-là dans le métro, il a suivi la démarche super-élastique de ses pieds chaussés d'hybrides mocassins-mules en cuir tête de nègre. Elle portait une robe noire seyante et courte, une ceinture lâche posée sur la saillie des hanches et sa queue